

P14539B

l'invitation au musée

RD

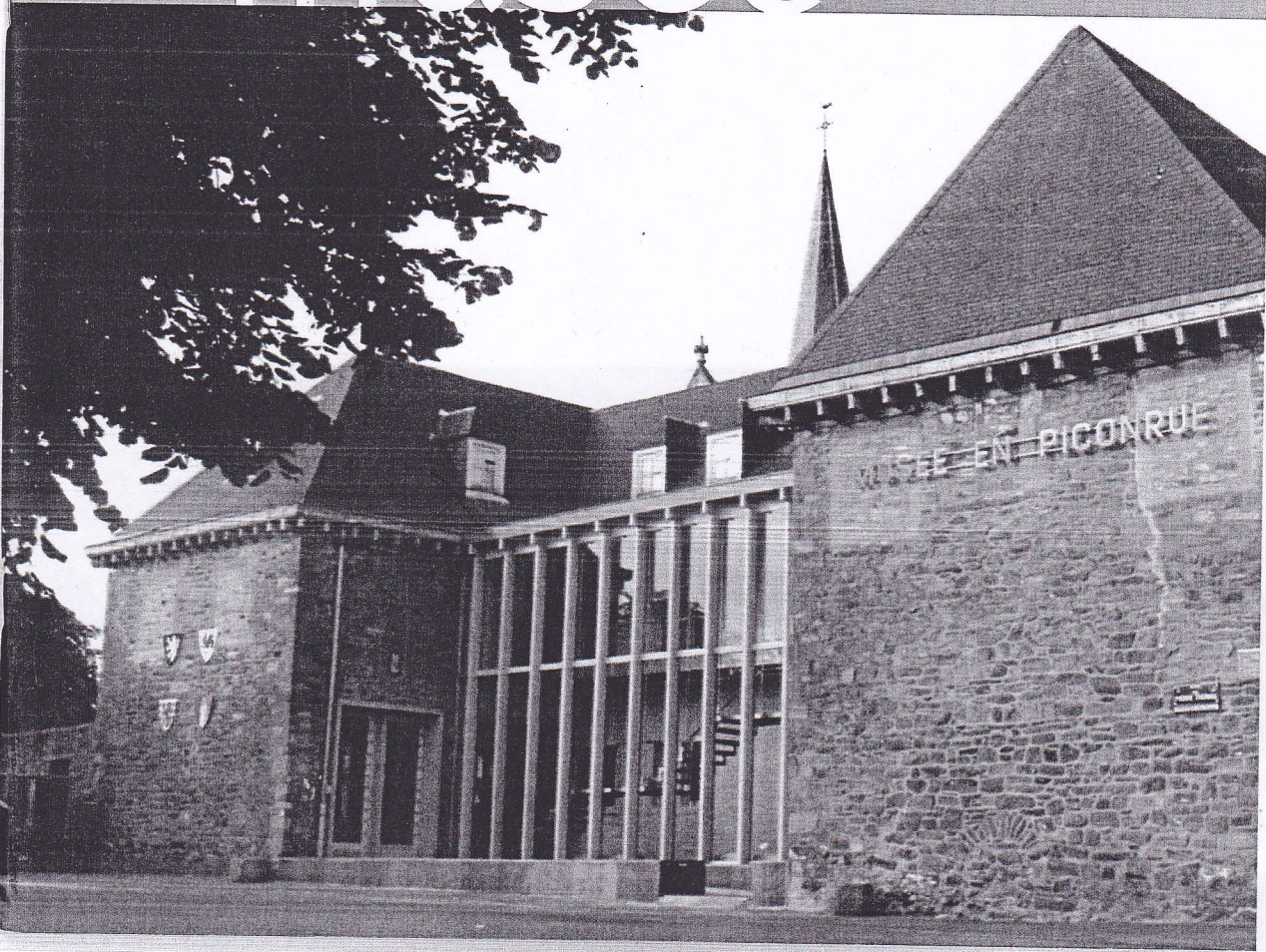
autorisation de fermeture
Bruxelles X - 2400305

Dépôt Bruxelles X
Trimestriel

Courrier

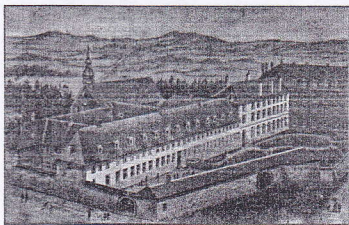
du Patrimoine culturel
de la Communauté Française

Numéro 4
4^e trimestre 2003



Le Musée en Piconrue de Bastogne

(Olivier Donneau
Conservateur



Le couvent de Bethléem au XIX^e siècle

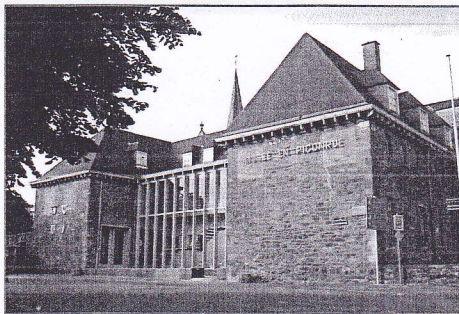
La première de ces traces est probablement le bâtiment qui héberge notre institution. L'ancien couvent de Bethléem fut fondé, en 1628, par des religieuses récollectines venues de Dinant. Vendu lors de la Révolution française, il fut racheté en 1807 par l'évêque de Metz. En 1831, l'évêque de Namur fonda un Petit Séminaire dont l'ancien couvent ne forma plus qu'une annexe. Le Bethléem fut occupé par des religieuses jusqu'en 1981. Cinq ans plus tard, il accueillait le Musée en Piconrue.

Ce dernier tire son nom d'un ancien quartier de Bastogne qui aurait jadis abrité des artisans drapiers utilisant des déchets appelés picons.



La rueelle Piconru, disparue au milieu des années 1970, vestige d'un toponyme séculaire.

Les eaux de l'histoire paraissent couler moins rapidement à la campagne. Leur ruissellement serein permet la survivance de croyances et de pratiques qui semblent figées et dont la permanence surprend. Si ce constat sommaire est à nuancer, il n'en reste pas moins que le destin de l'ancien duché de Luxembourg a connu un rythme particulier. Le fracas de la seconde guerre mondiale qui, dans la mémoire collective, est devenu l'événement ardennais tend à estomper cette histoire presque immobile. Le Musée en Piconrue collecte les traces matérielles ou immatérielles de ce passé et propose à ses visiteurs et à ses lecteurs une plongée dans l'univers à la fois familier et étrange d'une province rurale profondément marquée par le catholicisme.



Préserver un patrimoine menacé...

La première mission du Musée en Piconrue est d'être un conservatoire d'objets menacés par les vols et la négligence. Chaque année, des dizaines de pièces uniques, constituant autant de reflets d'une culture et d'une mentalité, disparaissent tant dans les églises que dans des demeures privées. Le mobilier ecclésiastique et les ornements liturgiques anciens,

délaissés depuis le second Concile de Vatican, sont devenus une proie facile pour les collectionneurs peu scrupuleux.

Les trois Marie de Bizory (fin XVI^e siècle), éloquentes victimes des déprédations infligées au patrimoine religieux ardennais, ne sont plus que deux depuis quelques dizaines d'années.





Vêtements liturgiques laissés à l'abandon dans une sacristie.

Les supports des croyances ou de la piété populaires, considérés à tort comme sans valeur, finissent fréquemment leur carrière au milieu des ordures, souvent rejoints par des documents d'archives anciens qui, eux aussi, ne suscitent généralement que peu d'intérêt.

Ce Däwewsgißel, ou « Fouet à Diable », objet de protection magico-religieuse d'origine germanique, fut retrouvé dans une poubelle.



Afin de lutter contre ce type de « vandalisme passif », le Musée mène deux types d'actions. En matière de prévention, il tente de sensibiliser le public et propose, notamment aux fabriques d'église, d'héberger les pièces les plus exposées. Ensuite, comme nombre d'institutions muséales, il effectue ou organise la restauration d'objets détériorés que les campagnes de sensibilisation n'ont pu préserver.



Gravure extraite d'une édition non identifiée du *Kreuterbuch* ou « livre des espèces » (début XVI^e siècle). Cet exemplaire, restauré pour le Musée en Piconrue, fut retrouvé dans la cour d'une ferme où des enfants l'utilisaient comme ballon.

Le Musée se préoccupe également d'un troisième type de patrimoine composé de souvenirs, de prières, de formules magico-religieuses, de gestes, de pratiques, de chansons et de légendes. Si, par définition, ce patrimoine immatériel est à l'abri de tout vandalisme, il n'en est pas moins en grand danger. Afin de le préserver, le Musée en Piconrue lance des campagnes d'enquêtes et abrite les archives d'autres institutions enquêtrices, comme le Séminaire des Arts et Traditions Populaires de Wallonie qui y a récemment déposé le résultat de nombreuses années d'investigations.

Au fil des ans, les réserves se sont enrichies de nombreux types d'objets. Des instruments usuels, des outils ou des meubles ont ainsi rejoint les statues des saints protecteurs ardennais, les porcelaines d'Andenne, les pièces d'orfèvreries, les vêtements liturgiques et les petits objets magiques qui composaient l'essentiel des collections.

...et le restituer au public

Le Musée en Piconrue n'est pas qu'un coffre-fort pour patrimoine en danger. Soucieux de restituer ces œuvres et l'univers culturel dont elles sont l'émanation, il propose, depuis 1986, des expositions qui ont pour but de rendre leur sens à ces reflets du passé. Parmi ces derniers figurent des produits muséographiques classiques et des objets plus insolites ou déroutants. Il s'agit de faire parler ces pièces mystérieuses qui, sans évocation contextuelle, demeureraient muettes et incompréhensibles. Ainsi, si l'intérêt esthétique et historique d'un groupe statuaire de Jean-Georges Scholtus n'échappe pas au visiteur qui retrouve là ses repères muséaux, la valeur ethnologique d'un œuf du vendredi saint ou d'un flacon de l'eau de Catherine Seret n'est pas évidente. Il incombe donc au Musée d'expliquer que, sous ses dehors banals, le premier de ces objets constitue un témoin capital des croyances magico-religieuses ardennaises alors que le second, simple bouteille en plastique de réemploi, illustre de façon saisissante la permanence de la médecine populaire dans nos régions. Cette nécessité d'évocation du contexte constitue un défi stimulant qui incite constamment l'équipe du Musée en Piconrue à renouveler sa scénographie.



Une chouette clouée sur une porte de grange pour éloigner les forces du mal.

Depuis 1986, dix-sept de ces expositions estivales ont été organisées en Piconrue, systématiquement accompagnées d'une copieuse publication d'environ deux cents pages. Ces albums ne sont pas des catalogues au sens strict du terme. Rédigés par des équipes de spécialistes reconnus, ils soumettent aux amateurs et aux professionnels des articles qui approfondissent les thèmes abordés dans les expositions. Cette bibliothèque piconrusque pourrait se répartir sur trois planches. La première serait consacrée aux pratiques, aux croyances et à la piété populaire et comprendrait les albums *Saints protecteurs et guérisseurs en Ardenne* (1986), *Les vivants et leurs morts. Art, croyances et rites funéraires dans l'Ardenne d'autrefois* (1989), *L'Almanach des vieux Ardennais : traditions et saints du printemps* (1992), *de l'été* (1994), *de l'automne* (1997), *de l'hiver* (1999), *Naitre autrefois. Rites et folklore de la naissance en Ardenne et Luxembourg* (1993), *Guérisseurs d'hier et d'aujourd'hui* (2003) et l'album à venir qui traitera du costume (2004).

Sur la seconde s'aligneraient les volumes consacrés à l'histoire religieuse du Luxembourg. Parmi ces derniers, certains s'attachent à retracer cette histoire du XVI^e siècle à nos jours. Sont déjà parus *Piété baroque en Luxembourg. L'Église en Luxembourg, du Concile de Trente aux Lumières* (1995), *A l'épreuve de la Révolution. L'Église en Luxembourg*



de 1795 à 1802 (1996) et *Le Choc des Libertés. L'Église en Luxembourg de Pie VII à Léon XIII* (2001). La dernière étape (1880-1960) sera couverte en 2005. L'album *Filles du silence. Moniales en Belgique et Luxembourg du Moyen-Age à nos jours* (1998, disponible en néerlandais) se concentre, quant à lui, sur un des aspects de cette large thématique.

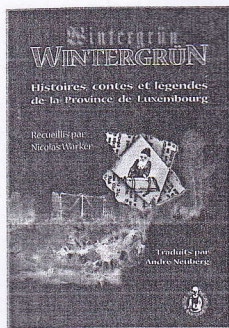


Enfin, la troisième planche accueillerait les ouvrages d'histoire de l'art qui sont *Trésors d'Ardenne. Art religieux et croyances populaires en Ardenne*

et Luxembourg (1987), *Porcelaine d'Andenne. Art populaire religieux, Collection Alfons Claes* (1988), *Imagiers de Paradis. Images de piété populaire du XV^e - au XX^e siècle* (1990) et Jean-Georges Scholtus, maître menuisier et tailleur d'images, 1680?-1754 (2002). En marge de ces séries, l'album *Piconrue : un musée pour le futur* (2000) présente le Musée, ses buts et ses collections.

En plus de ces projets qui, d'année en année, scandent la vie de ses employés, le Musée organise des expositions plus modestes comme celles consacrées à Saint Nicolas (1998) ou à Sainte Barbe et les métiers du feu (2001), des colloques (*La religion populaire en 1998*, etc.), et des expositions à l'étranger (*V zavetju svetnikov, Koscek belgije v sloveniji* en 1997 au Slovenski Etnografski Muzej de Ljubljana), suscite la reproduction anastatique d'ouvrages historiques (*L'histoire ecclésiastique et civile du Duché de Luxembourg de Jean Bertholet, le Wintergrün de Nicolas Warker, Les communes luxembourgeoises d'Émile Tandel*, etc.), édite des monographies locales (*L'église de Sampont de Julien Noël et Flamisoulle : sa chapelle, ses pierres tombales, ses seigneurs et maîtres de poste de Philippe Geubel*) et traduit certaines œuvres anciennes (*Le Wintergrün de Nicolas Warker* traduit par André Neuberg qui sort actuellement de presse).

Soucieux d'être continuellement en dialogue avec son public, le Musée publie un bulletin trimestriel qui constitue autant un organe de communication idéal pour faire connaître son actualité à ses membres qu'une caisse de résonance lui permettant de mieux connaître le profil et les envies de ses visiteurs. Ce bulletin propose également au lecteur des articles de fond, souvent copieux, sur les thèmes de prédilection du Musée. De nombreux grands noms de l'histoire religieuse ou de l'ethnologie l'ont choisi pour y publier des études ou des comptes-rendus de recherches en cours. Musée en Piconrue paraît



depuis 1986. Le septante-troisième numéro est actuellement sous presse.

Souvent propriétés des fabriques d'Église, les trésors accumulés dans les murs du Musée en Piconrue sont, par leur origine, des biens communs. Bien que les vicissitudes du temps aient imposé leur retrait des édifices publics où ils étaient conservés, ils doivent demeurer accessibles, tout comme les archives et les livres déposés ou offerts au Musée.

La bibliothèque est à la disposition du public. Son informatisation, qui est en bonne voie, permettra bientôt une consultation en ligne de son catalogue. Outre les documents précédemment cités, le lecteur peut également y consulter une importante banque iconographique composée de milliers de clichés consacrés aux collections ou au patrimoine luxembourgeois en général ainsi que les produits du glanage ethnographique effectué par les enquêteurs du Musée ou par d'autres institutions.

Ces outils font du Musée un lieu de rencontre où se croisent des historiens, des ethnologues, des généalogistes, des professeurs, des étudiants d'écoles secondaires ou supérieures et des dizaines d'amateurs

éclairés, curieux d'explorer le passé d'une région. Ils contribuent à sa mission vulgarisatrice en permettant des échanges stimulants entre « professionnels » et « amateurs ».

En coulisses

Les fonds nécessaires au fonctionnement du Musée en Piconrue lui sont accordés par la Région wallonne, par la commune de Bastogne et, surtout, par la Communauté française. La vente des albums permet de boucler le budget en fournissant un revenu d'appoint variable mais salvateur.

Le maître de Waha, saint Jacques le Majeur, chapelle Saint-Jacques de Fontenaille, fin XV^e siècle.



Institution jouissant de moyens relativement modestes, le Musée en Piconrue ne dispose que de quatre « équivalents temps-plein » pour assurer la gestion de ses collections, la conduite de sa politique scientifique, l'élaboration de ses publications, sa promotion et la mise à la disposition du public de sa bibliothèque, de son dépôt d'archive et de sa diathèque. Il peut cependant compter sur le soutien actif de nombreux bénévoles dont le plus dévoué à sa cause est certainement son fondateur et administrateur délégué André Neuberg.

Soucieux d'améliorer la qualité des services qu'il offre au public, le Musée souhaiterait collaborer davantage avec les écoles afin

d' étoffer son programme pédagogique et d'ouvrir ses collections et ses outils de travail à un jeune public. La constitution de dossiers pédagogiques répondant aux besoins du programme scolaire serait, par exemple, envisageable.

Il s'agira là d'une étape supplémentaire à franchir dans l'histoire du développement de notre jeune institution dont la croissance ressemble davantage à la course d'un petit torrent qu'aux lentes eaux de l'histoire rurale que nous évoquions en ouverture.



Saint Isidore (XVII^e siècle, église Saint-Isidore de Neuville-Vielśalm), patron et symbole du Musée en Piconrue.

Photographies de Claudy Raskin pour le Musée en Piconrue.